

Et plus bas, ce commentaire tristement ironique :

VU ET approuvé PAR LE GÉNÉRAL Russe
COMMANDANT A COBLENTZ
1813.

Ce Russe était un ex-Français, M. de Saint-Priest, qui, comme on le voit, avait oublié sa langue jusqu'à l'orthographe, inclusivement. Mais le peuple, qui comprend mal le bel-esprit russe, même quand il s'énonce en mauvais français, n'a gardé que le souvenir du souverain qui fit couler pour lui cette eau pure ; il appelle toujours ce monument : FONTAINE NAPOLEON.

Coblentz devient désert quand la nuit règne depuis deux heures ; quelques refrains d'étudiants animent seuls ces rues inégales, curvilignes pour la plupart, imposantes par le style ou l'âge des bâtiments, et qui donnent l'idée d'une cité plus grande que celle-ci ne l'est en réalité. Il y a une ruelle, la plus étrange, la plus risible du monde. Elle est adossée à un vieux rempart, et formée de cahuttes, ou mieux, de niches de dix à douze pieds de haut, construites en vieux madriers, ou avec de vieilles caisses surmontées d'un toit. Cela ressemble à une série de cages destinées à une ménagerie : une case au rez-de-chaussée, à laquelle une serviette servirait de tapis, et une case au-dessus constituant l'étage ; les croisées occupent toute la façade et servent fréquemment de cheminées. Ces disgracieux pastiches du domicile de Diogène sont sales et puants : leurs locataires n'articulent pas une syllabe, ne font pas un geste, que l'on entend ou ne voie du dehors. Je les ai revus le lendemain, et leur ai trouvé un air cynique et narquois ; ils entremêlent d'hortensias bleus, de myosotis et de daturas, ces bouges horribles qui durent être fondés par des Bohémiens issus des Arabes du désert. Aucun touriste n'a signalé ce quartier bâti pour des nains, et peuplé de gens plus grands que leurs logis fétides, étriqués et rapiécés comme des guenilles de malingreux. La race à qui ces repaires curieux servent de carapace m'a semblé étrangère au sol, insouciant, mais laborieuse. Hommes et femmes, tout travaille là-dedans. Bizarre image du prolétariat dans la propriété.

Cette ruelle aboutit à un quartier magnifique, entremêlé de vastes casernes et de beaux hôtels du dix-huitième siècle, qui font songer au temps où Coblentz a servi de refuge et de quartier-général aux débris de la noblesse française, réunis, à l'époque de l'émigration, sous le commandement du prince de Condé. C'est là que flottèrent les derniers drapeaux blancs, là que, malgré les orages de la révolution, s'agitaient encore dans les plaisirs, les restes de la cour de Versailles. Ce n'étaient, dit-on, que fêtes, que bals ; le vieil esprit français jetait ses derniers feux, et lorsque, par toute la France, s'étendait déjà la sombre Terreur, l'ancien régime s'était réfugié là, avec ses illusions et ses grâces légères.

Il s'agissait, suivant eux, d'une courte et joyeuse campagne ; les dames étaient venues se mettre à l'abri pendant l'orage avec un petit bagage de campagne ; les hommes, avec leurs habits de gala et une épée. Je crois les voir assis, le soir, continuant la tradition des petits soupers, dans un de ces somptueux hôtels ; gazouillant, à la clarté des girandoles de cristal, ce babil léger que nous ne savons plus, et formant de nouveaux projets de fête, après la délivrance du roi. Tout à coup la foudre éclate au milieu de ce monde élégant et insouciant : le canon du dix août annonce la fin de l'ancienne monarchie.

Coblentz dut offrir alors un spectacle unique. Que d'officiers ornaient cette brillante armée de Condé, sans général et sans sol-

dat ! les partis, les coteries, avaient survécu à l'exil et au danger commun : ce petit monde était divisé en deux camps : les royalistes purs, ceux qui regardaient Louis XVI et le comte de Provence comme des philosophes, suivaient, avec les femmes et les muguets du temps, la bannière du comte d'Artois : les politiques émigrés plus tard, c'est-à-dire les magistrats, les financiers, les membres de la Constituante, étaient dédaignés, et se ralliaient à *Monsieur* qui, lui, résidait en Westphalie. Les préparatifs de campagne furent des plus coquets ; la fantaisie la plus galante présida au choix et à la coupe des uniformes. Prodiges et vainqueurs, nos gentilhommes furent d'abord adorés sur ces rives du Rhin, où plus tard, dans les jours de misère, ils devaient se heurter à d'infâmes poteaux leur interdisant l'entrée des villes, en ces termes : "*L'accès est interdit aux mendiants et aux émigrés.*"

Ainsi, cette fleur de la noblesse française, semillante naguère et radieuse dans les rues de Coblentz, fut bientôt fanée ; on en rencontrait ça et là quelques restes épars, errant, déguisés, la valise sur le dos et le bâton à la main, à travers les routes solitaires de la Suisse ou de la Forêt-Noire. Dans cette foule obscure se confondirent des hommes destinés à régner un jour, et des rois détrônés, tels que Gustave IV, se servant à eux-mêmes de valet de chambre.

Comme j'évoquais ces souvenirs à travers les rues silencieuses de Coblentz, j'atteignis un petit vieillard fort pîmpant, qui cheminait sur la pointe des pieds, en chantonant en fausset un vieil air tout à fait de circonstance : "Que de grâce, que de majesté !..." Un Français au bord du Rhin est une bonne aubaine ; j'abordai ce compatriote pour lui demander mon chemin ; il me répondit avec la bienveillance obséquieuse d'un autre temps, et s'offrit même à me servir de guide. Je lui demandai s'il était depuis plusieurs jours à Coblentz.

— Monsieur, me dit-il, j'y suis venu un peu en camp-volant avec Monsieur de Provence ; je me proposais de retourner en France avec ces messieurs, mais j'ai été retenu jusqu'ici par quelques petites affaires : je compte partir prochainement.

— De sorte que vous êtes en camp-volant depuis plus d'un demi-siècle ?...

— En vérité, palsambleu ! le compte est juste, et vous me voyez un peu en retard.

Cet émigré qu'avait oublié le temps, et qui s'oubliait lui-même au bord du Rhin, complétait à point nommé mon impression, en donnant un corps à ma rêverie. Il avait gardé dans leur intégrité les idiotismes, les locutions de sa jeunesse, et il parlait encore français... en Français. Il se nommait le chevalier de Maisonseule : en 1792, une Allemande fort riche s'était éprise de lui, et il avait daigné l'épouser après la défaite des chevaliers de Condé. Il s'était proposé de la mener en France ; mais il remettait de mois en mois son retour d'émigration, depuis quarante-trois ans. Le sentiment patriotique est étrange, impérissable : ce pauvre chevalier n'eût pas supporté la pensée d'un exil éternel, il le subissait cependant avec nonchalance. Son âme s'était accoutumée au frugal ordinaire de l'espérance.

Chemin faisant, le chevalier de Maisonseule m'entretenait des plus belles dames de l'ancienne cour, et m'en demandait des nouvelles. Souventes fois, il accompagnait sa question d'un — Toujours jolie ?... accentué avec un air de confiance adorable. Il ne savait rien de l'histoire de ce siècle, n'ouvrait jamais les journaux, et avait perdu toutes ses relations avec notre